

D 1191 EL SALVADOR: LA RELIGIOSITÉ POPULAIRE  
COMME NECESSITÉ VITALE

Tandis que certaines régions rurales du pays vivent toujours en état de guerre (cf. DIAL D 1074), d'autres continuent de vivre selon des rites ancestraux. C'est le cas des populations indiennes - les rares survivantes en El Salvador - du département montagneux de Sonsonate. Le récit reproduit ici porte sur un pèlerinage traditionnel et à double visage qui a lieu en juillet dans un sens et, en novembre, en sens inverse. Ce récit est tiré de la revue du centre pastoral de l'Université catholique de San Salvador, *Carta a las Iglesias* de la première quinzaine de janvier 1987. C'est autant le récit lui-même que les réflexions faites qui retiennent l'attention. Il s'agit d'une illustration de la tendance croissante des secteurs d'Eglise les plus ouverts à la problématique sociale à prendre sérieusement en compte les manifestations de religiosité populaire dans leur signification culturelle et religieuse profonde.

Note DIAL

### LA FÊTE DES "COMPAS" A CUISNAHUAT

On voit souvent paraître dans ces pages la foi et l'espérance des communautés chrétiennes ainsi que la profonde religiosité populaire des Salvadoriens. Nous donnons aujourd'hui un récit de religiosité populaire traditionnelle qui plonge ses racines dans les traditions indiennes salvadoriennes. Le récit est en soi extrêmement intéressant car il donne à réfléchir. Après l'avoir rapporté, nous ferons quelques considérations sur sa signification pour l'Eglise.

\*

\* \*

A Jayaque et à la paroisse St-Julien, dans le Sonsonate (1), on vénère respectivement St Christophe et St Luc. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela sinon que, depuis des temps immémoriaux, il est surprenant de voir que ce sont des confréries qui s'occupent des saints et que ceux-ci sont "compères" (2), plus communément connus sous le nom de "compas". Comme les compères doivent se rendre visite et aller voir leurs filleuls, on voit année après année St Luc et ses dévôts se rendre en pèlerinage à Jayaque, dans la "Montagne des masques", pour la fête de St Christophe en juillet. En novembre, pour la fête de St Luc, c'est St Christophe qui rend la visite et, avec ses dévôts, part en pèlerinage jusqu'à Cuisnahuat, "sur la crête".

Les deux pèlerinages sont très simples. La confrérie, le saint et tous les dévôts commencent un long chemin pour arriver à destination et rencontrer le "compa". Les pèlerins traversent de nombreuses contrées et hameaux, passent par bien des plantations de café de l'oligarchie.

[1] Département au sud-ouest de San Salvador [NdT].

[2] En Amérique latine le "compère" est le parrain d'un enfant, ce qui établit des liens affectifs équivalant à ceux de la paternité. Aujourd'hui le mot garde son sens fort [NdT].

Partout les paysans sortent pour voir la statue, lui adresser leurs prières et demander sa protection. Presque toujours ils offrent un petit rafraîchissement aux pèlerins: galettes de maïs, café et chicha. Au saint ils font une aumône ou lui offrent une fusée à baguette qu'ils font aussitôt partir.

En novembre nous avons eu l'occasion d'accompagner St Christophe en pèlerinage à Cuisnahuat pour la rencontre avec St Luc, son compère. Tout a commencé à Jayaque par une veillée avec les deux statues et par la récitation du "chapelet de l'engagement", comme disent les "compas". Vers les 4 H du matin ils ont mis le feu à un gros pétard et à une fusée: c'était le signal du départ. Nous avions devant nous une soixantaine de kilomètres, à pied évidemment. L'effort qui nous attendait était rude, mais l'enthousiasme des gens et la joie de partager une dévotion aussi priante et aussi populairement salvadorienne étaient pour nous un encouragement.

Nous nous sommes mis en marche vers "Le Sommet", la partie la plus haute de toute la région d'où l'on aperçoit facilement de nombreux hameaux anciens. La vue était splendide. On voyait Teotepeque, Chilteupán, la vallée de Zapotitán et tout le secteur du port de La Libertad, ainsi que Sonsonate et le port d'Acajutla. A mesure que nous avançons, de nombreux catholiques sortaient sur notre passage; tous avaient le visage aux traits indiens. Ils nous demandaient de faire une halte pour regarder les statues, leur adresser leurs prières, demander leur bénédiction et recevoir une relique. Les aumônes ne manquaient évidemment pas. Comme chacun a ses saints préférés, il y avait une petite vieille de la région d'El Copinal qui, après avoir touché la statue et s'être signée, nous a dit: "J'échange Petit St Luc contre personne!" Nous avons continué en suivant le chemin de crête de la cordillère. En plusieurs endroits les dévôts de St Luc et de St Christophe offraient des galettes de maïs et du café aux 200 pèlerins que nous étions, en marche vers Cuisnahuat. A chaque halte, on lançait des fusées pour avertir de l'arrivée des "compas".

Après quelques sept heures de marche nous sommes arrivés à un endroit appelé "Petites-Croix", au nord de Tepecoyo, dans la "montagne de la grotte"; ce lieu-dit s'appelle ainsi à cause d'une ancienne croix avec l'inscription "Vive la religion catholique!". La pause à "Petites-Croix" est obligatoire et quasiment rituelle. Le vieux qui transportait les fusées nous a déclaré: "Il faut s'arrêter ici pour que les jambes se remplissent pas d'eau. Pour se défatiguer il faut couper un *chilillo* - une branche souple - et fouetter les jambes des pèlerins." Nous avons obéi au commandement au pied de la lettre.

Vers les deux heures de l'après-midi nous sommes arrivés au lieu de la pause, une immense grotte pouvant accueillir quelque trois cents personnes. C'est le lieu-dit "Grotte de la chaux". Là nous avons eu la messe à laquelle ont aussi assisté les gens des environs, en tout quatre cents personnes. Il y a eu bien évidemment un groupe musical venu d'une communauté chrétienne voisine. Comme il n'y avait jamais eu de messe à cet endroit, le majordome de la confrérie de St Christophe a été très ému et nous a dit qu'ils allaient fixer une plaque commémorative en l'honneur du prêtre qui avait présidé l'eucharistie. Nous avons passé la nuit à cet endroit. La nourriture a été loin de manquer car les voisins nous en donnaient en abondance. Les gens étaient pleins d'entrain et nous le communiquaient: "Venez ici, Père, pour manger". Nous nous sommes couchés plutôt serrés, mais un sommeil réparateur s'est emparé de notre fatigue.

Finalement le 26, vers les 11 H du matin, nous sommes arrivés à Cuisnahuat. Solennellement les statues de St Christophe et de St Luc se sont rencontrées et se sont saluées. Les gens de Cuisnahuat nous racontaient des tas d'histoires pour nous montrer le sérieux de leur dévotion à St Luc. Un homme aux traits indiens nous a déclaré que St Luc avait puni beaucoup de gens pour leurs blasphèmes, surtout des curés. Il a raconté qu'il y a vingt ans un prêtre avait refusé de leur célébrer la messe en disant que ces gens-là étaient des "Indiens querelleurs et ivrognes"; et il a ajouté avec beaucoup de satisfaction que quelques jours plus tard le prêtre

et son accompagnateur avaient eu un accident d'auto alors que "la route était toute droite et toute plate". Un autre "compa" nous a aussi raconté que le curé de St-Julien avait refusé à une certaine occasion de leur célébrer la messe en disant: "Les compas organisent des bals et ils se saoulent devant les statues des saints qu'ils ont voilées avec une simple toile." Et le pèlerin a ajouté sentencieusement: "Quelques jours plus tard, une cloison est tombée dans sa maison et a cassé une patte au curé."

Par toutes ces légendes, les "compas" entendent marteler une vérité première: la volonté de faire respecter leur dévotion et d'être accompagnés pastoralement. Nous avons été très contents d'être allés avec eux et nous avons donc commencé la messe. Cette messe est très importante pour les "compas" car ils disent que si un pèlerin ne va pas à la messe de St Luc, celui-ci lui apparaît sous forme de taureau - comme on a présenté l'évangéliste Luc - et l'empêche de rentrer chez lui. "Pour ma femme le taureau est sorti il y a cinq ans parce qu'elle avait trop le souci des affaires à la maison et qu'elle était repartie sans entendre la messe", nous racontait tout sourire un Cuisnahuite. A cause de ce lien entre St Luc et le taureau, le prédicateur a demandé à Dieu qu'il ne lâche pas aujourd'hui le taureau des calomnieurs et des diffamateurs, le taureau de la violence et des massacres, le taureau qui empêche la construction du royaume de Dieu, de la justice et de la paix.

Tout s'est terminé le 28 avec la dernière messe de St Luc, l'élection des nouveaux majordomes de la confrérie et la préparation de la prochaine fête. Nous avons quitté Cuisnahuat et le taureau n'est pas sorti parce que nous étions dévotement allés à la messe. Mais nous avons été assaillis par une montagne de questions et de réflexions.

\*  
\*   \*   \*

Ce que nous avons vu nous est apparu comme un mélange, étrange et fascinant tout à la fois, de religiosité et de fête folklorique, de foi et de superstition, de vie aujourd'hui dans un pays en guerre et opprimé et de plongée dans les racines séculaires du peuple. Nous n'arrivons pas encore à comprendre ce phénomène dans sa totalité, mais il nous suggère quelques réflexions.

La première est que ce peuple salvadorien et chrétien a ses racines proprement indiennes, moins visibles qu'au Guatemala ou dans les pays andins; mais elles existent. On ne peut les ignorer comme fait; et on ne peut pas non plus, en droit, passer par dessus. Tout compte fait, le christianisme qui nous est arrivé en Amérique latine voici cinq siècles a été un christianisme syncrétiste, avec des éléments juifs, romains, germaniques, hispaniques, etc. C'est à travers tous ces éléments culturels qu'a historiquement pris forme la foi chrétienne. Pourquoi ne pas accepter au départ, pour le moins, que ces cultures ont les mêmes droits que les antiques cultures européennes comme véhicules de la foi? Et cette question, qui apparaissait une évidence en présence de quelques rares milliers d'Indiens salvadoriens, s'amplifie quand on prend en compte les millions d'Indiens dans les divers pays latino-américains et les millions d'Afro-Américains au Brésil et dans les Caraïbes.

La deuxième question porte sur ce qui se passait réellement dans la rencontre des "compas". Un des Indiens nous disait que l'origine de ces processions venait très probablement de l'échange commercial et religieux de ces villages avant la conquête et du désir de vie fraternelle entre villages. On voit ici se rejoindre nécessité historique et utopie: la nécessité de maîtriser la vie et l'utopie de la rendre communautaire et fraternelle. Cela peut revêtir la forme d'une expression religieuse mais, plus fondamentalement, il s'agit d'une expression du désir de vivre, une confession de foi plus ou moins explicite dans le Dieu de la vie. De fait nous voyons cela aujourd'hui dans des formes tout à fait différentes. Dans ce sens, par exemple,

les communautés de base répondent, entre autres, à cette nécessité. C'est également le cas de nombreux membres des sectes qui y cherchent des formes élémentaires de maîtrise de la vie et de vie en communauté. Les formes sont très variables mais la nécessité dans ces villages pauvres est ordinaire: tout simplement pouvoir vivre et s'aider les uns les autres dans cet effort.

La troisième chose qui s'est imposée à notre esprit concerne la responsabilité de l'Eglise dans de telles situations. L'effort d'inculturation est nécessaire, et c'est ce qu'a bien compris la théologie de la libération qui tient de plus en plus compte de cette perspective. On ne peut laisser ces gens à l'abandon ni non plus les mépriser dans leurs rites, comme l'a trop souvent fait l'Eglise institutionnelle depuis des siècles sous prétexte qu'il n'y avait là que superstition et immoralité. Les accompagner est nécessaire et ils savent en être reconnaissants. Dans leurs légendes ils racontent les terribles châtements contre les prêtres qui les ont méprisés; mais leurs remerciements sont sans fin quand on tient compte d'eux et qu'on les accompagne dans leurs pèlerinages. Quand Mgr Rivera est allé avec eux en juillet, le mois où St Luc se rendait à Jayaque, leur respect et leur admiration envers l'archevêque ont été immenses.

Il y a sans aucun doute des choses à purifier et à transformer, mais il faut aussi comprendre leur situation religieuse. Beaucoup se sentent abandonnés par l'Eglise et la seule façon pour eux de montrer leur appartenance à la foi c'est de le faire à travers ces processions. De fait, curieusement, ces Indiens ne passent pas aux sectes qui prolifèrent dans la région; nous n'avons eu connaissance que d'une famille passée aux sectes. Une dame nous a déclaré: "On se fait pas protestant à cause de St Luc". Le plus important c'est de transformer et de compléter ce type de religiosité populaire, dans laquelle on retrouve d'ailleurs les racines indiennes cuscatlèques, par une religiosité libératrice. Quelques-uns des prêtres qui accompagnent ces gens affirment que c'est tout à fait possible. Quand on répond à leur attente et qu'on les accompagne, ils se montrent très ouverts à la nouvelle vitalité de l'Eglise, aux nouvelles formes liturgiques et pastorales, à l'étude de la Bible, et même à ce qui est central dans la théologie de la libération. De fait, plusieurs "compas" ont déjà commencé à participer aux cours donnés à la paroisse de Jayaque et se mettent à entrer progressivement dans la vie des communautés.

La fête des "compas" est une fête très traditionnelle. Le ministère de la culture et des communications cherche à l'utiliser avec ses caméras de télévision en la présentant comme une simple fête folklorique et en louangeant les Indiens, alors que par ailleurs il attaque et calomnie l'ANIS (Association nationale des Indiens salvadoriens) comme étant subversive. L'Eglise devrait faire tout le contraire. Ne pas utiliser mais accompagner. Ne pas calomnier mais faire grandir leurs attentes de libération.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)